12

COLLÉGE DE FRANCE

—

COURS

SUR

L'HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

PAR M. DAREMBERG

Deuxième année, Leçon d'ouverture, le 12 Décembre 1865

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'AU VIIIe SIÈCLE

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'AU VIII[e] SIÈCLE

MESSIEURS,

Durant l'année scolaire qui vient de s'écouler (1864-1865), j'ai eu l'honneur de faire devant vous quarante-huit leçons, et j'ai conduit l'histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'au VIII[e] siècle après Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où la médecine ancienne, définitivement constituée par Galien et perfectionnée en quelques points par ses successeurs immédiats, vient de passer aux mains de peuples nouveaux qui conservent soigneusement un héritage dont l'origine remonte pour nous jusqu'à Homère. Beaucoup de broussailles ont poussé sur ce champ jadis si fertile; quelques portions même ont été aliénées, mais on reconnaît toujours la forte empreinte du génie grec; au milieu des plus grands bouleversements dont l'histoire ait conservé le souvenir, c'est-à-dire durant le V[e], le VI[e] et le VII[e] siècle, la vieille médecine grecque reparaît vivante encore dans les traductions et les amplifications latines.

Après avoir parcouru une aussi longue carrière, où tant de noms, tant de faits, tant de doctrines se sont présentés successivement à notre examen et à nos méditations, il est bon de revenir sur le sommet où nous nous sommes arrêtés, pour de là contempler la route que nous avons parcourue et en marquer brièvement les diverses étapes.

Nous avons trouvé les origines de la médecine grecque non pas dans l'Inde, non pas dans la Chine, ni dans l'Égypte, ni chez les Juifs, mais en Grèce même et dans les poëmes homériques. Je ne sais pas, et personne ne sait ce qu'il y avait avant Homère, mais ce que j'affirme, avec tous les critiques, c'est qu'Homère est déjà l'écho d'une culture intellectuelle assez avancée; ce que j'affirme aussi, en ce qui nous concerne, c'est que l'*Iliade* et l'*Odyssée* renferment en germe toutes les connaissances médicales des temps postérieurs : la nomenclature anatomique est la même que dans Hippocrate, il n'y a d'autre différence que celle du plus au moins; les rares vestiges de doctrines physiologiques qu'on remarque dans Homère prennent une forme plus arrêtée chez les philosophes et chez les médecins; la chirurgie repose déjà sur des principes dont nous avons constaté le développement dans la Collection

hippocratique; enfin, vous savez maintenant, à n'en pouvoir douter, que la médecine avait, au temps d'Homère, une existence aussi réelle que la chirurgie.

La médecine grecque, cette médecine que nous connaissons surtout par Hippocrate et par Galien, et qui s'est répandue dans le monde entier avec la renommée de ses représentants les plus illustres, est un produit autochtone ; c'est de la Grèce et de nulle part ailleurs que nous vient directement, et presque sans aucun alliage étranger, notre médecine actuelle; c'est en vertu de ses propres forces que la médecine grecque s'est transformée et qu'elle a fait tant et de si belles conquêtes. Harvey, Bichat, Broussais sont les héritiers légitimes d'Hippocrate, d'Hérophile, de Galien, de Bérenger de Carpi et de Vésale, comme Hippocrate est l'héritier d'Homère, comme le chantre divin de la colère d'Achille est lui-même le fils d'une civilisation antérieure que nous connaissons seulement par ses résultats. Quels ancêtres, Messieurs, et quels quartiers de noblesse! quel spectacle digne de respect et d'admiration que de voir ainsi le flambeau de la science passer de mains en mains depuis bientôt trois mille ans, et arriver jusqu'à nous brillant des plus vives clartés! C'est par les reflets de l'Occident qu'à son tour l'Orient, berceau primitif de la race pélasgique, a été un moment illuminé. Ce qu'il y a eu de science médicale dans l'Inde ancienne, chez les Syriens, les Arabes ou les Juifs, vient des Grecs, et les Arabes ne nous ont rapporté après l'invasion que ce qu'ils nous avaient pris lorsque des relations suivies se furent établies entre l'Orient et l'Occident. Pour celui qui envisage l'histoire dans son ensemble, l'étude de la médecine chez les Arabes n'est qu'un accident; elle n'a profité en rien à l'Orient, et peut-être a-t-elle moins aidé qu'on ne le pense au progrès de la médecine en Occident.

La médecine grecque n'est sortie ni des temples, ni des gymnases, ni des écoles de philosophie, mais de l'*officine* des médecins. Dans Homère, la médecine est tout humaine, et jusque sur l'Olympe, Paeon, le médecin des dieux, use des moyens qui sont familiers aux médecins de l'armée grecque. S'il est vrai qu'entre Homère et Hippocrate on trouve des traces nombreuses d'une médecine théurgique, il est également certain que la médecine naturelle n'a jamais été anéantie, ni même éclipsée, pas plus qu'elle ne l'est aujourd'hui par tous les concurrents que nous suscitent la superstition, le charlatanisme, le fluide magnétique et les esprits; à plus forte raison n'est-on pas en droit de soutenir que la médecine des temples est la seule qui ait été pratiquée entre Homère et Hippocrate. C'est en fouillant les ruines de la littérature classique que nous avons retrouvé les débris de la médecine exercée et pratiquée par des hommes de science, et non par les prêtres d'Esculape. Nous avons, à ce propos, soigneusement distingué les *Asclépiades* desservant le sanctuaire du dieu, des *Asclépiades* médecins descendant d'Esculape par ses deux fils Machaon et Podalire; cette distinction, qui repose sur des témoignages inattaquables, suffirait à elle seule pour anéantir le système de ceux qui veulent à tout prix donner à la médecine une origine sacerdotale. Longtemps avant Hippocrate, il y a des écoles médicales laïques à Cos, à Cnide, à Rhodes, à Crotone, à Cyrène; nous rencontrons des *médecins* et non des *prêtres* dans toutes les grandes villes, à Athènes, à Samos, à Égine, et jusqu'à la cour des rois de Perse.

C'est au temps de Platon et d'Hippocrate, quand la médecine est déjà florissante, que les gymnastes font la plus vive concurrence aux médecins en soignant les blessures, comme nos

rebouteurs, et en s'ingérant dans le traitement des maladies, surtout des maladies chroniques, comme cela est encore pratiqué de nos jours par les maîtres de gymnastique ; par conséquent, c'est la gymnastique qui usurpe les droits de la médecine, et non la médecine qui s'est enrichie des enseignements de la gymnastique ; l'hygiène seule lui est redevable de quelques perfectionnements ; c'est Hippocrate qui le dit, et il faut le croire.

Nous ne devons guère plus aux philosophes anté-socratiques qu'aux prêtres d'Esculape et aux gymnastes. Je tiens pour une véritable mystification de les avoir présentés aux lecteurs crédules comme des anatomistes et comme des medecins. A en juger par leur biographie, et surtout par les fragments qui nous restent de leurs œuvres, la médecine des philosophes consiste en jonglerie, et les échantillons de leur prétendu savoir anatomique, même lorsqu'ils s'avisent de nous donner une description de l'ensemble des vaisseaux, prouvent qu'ils n'ont jamais disséqué, et que toute leur science est un produit non de l'observation, mais de l'imagination ; ils se placent, sous ce rapport, beaucoup au-dessous d'Homère. Homère observait la nature, les philosophes voulaient l'expliquer en fermant les yeux. Je n'ai jamais pu comprendre l'étrange prétention des historiens qui veulent à toute force faire des médecins avec des prêtres, avec des gymnastes, ou avec des philosophes, quand ces historiens avaient sous la main tant de preuves de l'existence indépendante de la science et de la pratique médicales ; surtout quand le raisonnement pouvait les convaincre que, pour faire de la médecine, il faut nécessairement des médecins.

L'influence des philosophes ne s'est exercée sur la médecine que par la physiologie. On retrouve dans la Collection hippocratique des témoignages positifs de cette influence ; déjà Hippocrate la trouvait pernicieuse ; il soutenait que la médecine ne relève que d'elle-même ; il voulait l'affranchir des hypothèses enfantées par les philosophes dans leurs cosmogonies, et la ramener dans ses propres voies ; il est vrai qu'Hippocrate substitue trop souvent les hypothèses médicales aux hypothèses philosophiques ; mais la séparation n'en est pas moins réelle dans l'intention, et elle montre quelle place il faut assigner dans l'histoire de la médecine à la philosophie anté-socratique.

Ésope disait qu'il n'y a rien de meilleur et rien de plus mauvais que la langue ; j'en dirais volontiers autant de la physiologie. Il n'y a rien de meilleur qu'une bonne physiologie, ou du moins qu'une physiologie qui, reposant sur l'expérience, porte en elle-même des germes inépuisables de perfectionnement; une telle physiologie réforme la médecine et transforme la thérapeutique ; mais aussi il n'y a rien de plus désastreux, de plus contraire aux progrès de la pathologie, qu'une mauvaise physiologie, surtout qu'une physiologie *à priori*, qui chaque jour trouve en elle-même les meilleures raisons de s'enfoncer de plus en plus dans les ténèbres et d'enchaîner l'essor de la science. C'est ce que nous avons pu constater presque à chacune de nos leçons. En vain les observations les plus délicates et les plus difficiles se multiplient dans l'école hippocratique ; en vain aussi, à Alexandrie, les recherches anatomiques les plus précises dévoilent plus d'un secret de notre structure ou de celle des animaux; les idées sont plus entêtées que les faits, la physiologie résiste si bien qu'elle plie à son usage, ou plutôt qu'elle dénature, pour les ranger sous sa

loi, les découvertes de l'anatomie et les conquêtes de la pathologie. Parfois même on crée une anatomie de fantaisie pour se conformer aux exigences de la physiologie et, par suite, à celles de la pathologie. C'est ainsi que les Cnidiens ont imaginé une angéiologie pour faire arriver les fluxions du cerveau à toutes les parties du corps. Voici quelques autres preuves décisives de ce que j'avance : Dans le traité hippocratique *Du cœur*, le cœur est décrit avec une exactitude merveilleuse, et cet organe, où presque rien ne manque pour servir à la circulation du sang, est employé par l'auteur à des fonctions imaginaires et ridicules. A quelques siècles de distance, Galien, pour mettre d'accord la structure du cœur et la circulation des esprits, ne trouve rien de mieux que de percer la cloison qui sépare les deux ventricules. Quand l'auteur des *Épidémies* rapporte des observations de fièvre rémittente, ou qu'il les résume dans un tableau symptomatologique, sans y mêler aucune hypothèse physiologique, nous reconnaissons chacun des traits de la maladie et nous admirons la sûreté et la profondeur du coup d'œil d'Hippocrate; puis quand, au contraire, nous étudions les ouvrages où domine la théorie des fluxions, nous entrevoyons bien que, en plus d'un passage, il s'agit encore de cette même fièvre, mais elle est pour ainsi dire disloquée, et on n'en rencontre plus que les membres épars au milieu de toutes les explications à l'aide desquelles on cherche à se rendre compte des divers symptômes; l'unité morbide a disparu pour faire place à des états pathologiques qu'il faut péniblement rapprocher les uns des autres si on veut leur restituer leur véritable signification. Au contraire, lorsque, entre les mains de Galien, la méthode expérimentale, déjà maniée à l'école d'Alexandrie, a transformé la physiologie du système nerveux, aussitôt la pathologie et la thérapeutique changent d'aspect, et le médecin de Pergame peut se donner le malin plaisir de confondre ses confrères et leur infliger des leçons, parfois un peu brutales, de diagnostic rationnel. Ainsi, l'anatomie peut préparer les voies à la physiologie, mais, seule, elle est incapable d'en redresser les erreurs.

Cette vue générale sur le rôle de la physiologie m'a beaucoup servi autrefois dans la classification des périodes de l'histoire de la médecine; elle me sert chaque jour à déterminer, soit la nature, soit l'étendue des progrès de la pathologie dans la suite des siècles, à juger avec impartialité les hommes et leurs écrits, à me rendre compte de la succession et de l'enchaînement des systèmes. C'est une lumière qui n'égare jamais et qui permet toujours de retrouver son chemin au milieu de ces mille détours où se complaît l'esprit humain pour éviter la ligne droite. Je comprends « l'aridité d'un exposé didactique qui embrasse indistinctement toutes les époques de la science et promène lentement l'auditeur rebelle à travers les siècles, » si, dans cet exposé, le professeur se contente de mettre bout à bout les faits, les noms et les dates, sans chercher jamais à dominer son sujet ni à éclairer sa route; mais alors l'aridité est à la charge de l'historien et non pas à la charge de l'histoire.

Est-ce que l'histoire de la médecine échapperait seule aux conditions de toutes les autres histoires? Est-ce que, seule, elle perdrait à être présentée dans son ensemble? Est-ce que, seule encore, elle deviendrait à la fois moins stérile et plus attrayante si elle était adjugée par morceaux comme les thèses de concours ou les sujets d'examen? Pourquoi donc ne conseille-t-on pas d'enseigner ainsi la pathologie, la chimie et la médecine légale? Je ne crois pas que la compétence soit plus universelle chez un professeur de pathologie interne ou de

thérapeutique, que chez un professeur d'histoire, ni que l'histoire de la médecine ne mérite pas autant de considération que la pathologie. — Si l'histoire est utile, qu'on la traite avec respect; si elle ne sert à rien, qu'on l'avoue et qu'on n'en parle plus; ce sera plus simple et moins compromettant.

Ces réflexions me ramènent d'un peu loin, mais directement à Hippocrate. Lorsqu'un médecin célèbre, M. Double, disait, au sein de l'Académie de médecine, « qu'Hippocrate *seul, sans antécédents*, sans rien avoir emprunté aux siècles qui l'avaient précédé, puisqu'ils n'avaient rien produit, ouvre à l'esprit la route de la vraie médecine, » il était précisément de ceux qui, étudiant l'histoire par fragments, ne savent presque rien de ce qui précède et pas grand'chose de ce qui suit, de sorte qu'ils ne peuvent porter que des jugements erronés ou incomplets. Nulle part, dans la collection hippocratique, les auteurs ne se donnent comme les premiers qui aient défriché le champ de la médecine; presque tous, au contraire, parlent d'une médecine beaucoup plus ancienne, et quelques-uns même renvoient à des livres aujourd'hui perdus.

J'ai laissé de côté les fables débitées sur Hippocrate pour rappeler seulement les faits certains; j'ai ensuite établi qu'à l'exception d'un ou de deux traités, il n'était pas possible de lui attribuer avec sûreté un seul des ouvrages qui ont été publiés sous son nom; dans la classification nouvelle que j'ai proposée, je me suis surtout attaché à former des groupes naturels en prenant pour point de départ d'abord la considération des doctrines, puis diverses circonstances plus extérieures, si je puis ainsi parler, mais non moins importantes. Les livres originaux ont été rapprochés des recueils de notes qui leur ont donné naissance, ou des compilations dont ils ont eux-mêmes fourni les matériaux; maintenant, il reste peu de traités isolés, et le chiffre des écrits cnidiens s'est trouvé augmenté par l'annexion légitime d'œuvres qui jusqu'ici passaient pour hippocratiques.

Dans Hippocrate, l'anatomie, qu'elle soit exacte ou de fantaisie, cela n'importe pas en ce moment, a une tendance pratique que j'ai cherché à mettre en relief par des exemples nombreux tirés, soit des traités de médecine, soit des traités de chirurgie. En d'autres termes, l'anatomie n'est plus une science d'occasion et n'est pas encore un domaine de l'histoire naturelle ou de la biologie; ce n'est qu'un instrument de la médecine pratique.

C'est surtout par l'étude des fractures et des luxations que, dans Hippocrate, l'anatomie a fait des progrès; et comme il est assez difficile d'avoir des idées préconçues sur la forme des os, sur la nature et sur l'étendue des mouvements, sur les modifications que ces mouvements peuvent subir en raison des accidents ou des maladies dont ils deviennent le siége, la physiologie des membres est déjà fort avancée, et l'invasion des hypothèses n'a pas altéré les résultats d'observations anatomiques très-précises. Le reste de la physiologie ne vaut guère mieux dans Hippocrate que dans les philosophes. Loin de se réformer, elle a pris pleine et entière possession de l'erreur; mais nous trouvons dans la Collection hippocratique une proposition fondamentale et qui doit faire excuser bien des fautes et bien des omissions, puisqu'elle est précisément la base de tous nos jugements pour Hippocrate lui-même et pour ses successeurs; cette proposition, c'est que la pathologie n'est rien autre

chose qu'une portion de la physiologie, et qu'il faut connaître l'homme sain et tout l'ensemble des choses pour bien traiter l'homme malade.

Je n'ai pas un instant perdu de vue la distinction essentielle des livres cnidiens et des livres hippocratiques. Les médecins de Cnide multiplient à l'infini les espèces morbides; les médecins de Cos s'attachent, au contraire, à la considération de l'état général. Je crois même avoir démontré que cette manière d'envisager la médecine résulte en grande partie de la considération à peu près exclusive du caractère spécial qui domine le règne pathologique dans le milieu où les hippocratiques ont exercé. En effet, la grande maladie de la Grèce (îles et continent), celle qui met son empreinte sur presque toutes les autres affections, c'est la fièvre rémittente ou pseudo-continue; il n'y a, pour ainsi dire, pas un traité sorti de l'école de Cos qui n'en produise quelques-uns des traits; pas un où l'esprit de l'auteur ne soit dirigé de ce côté.

Si on se place à ce point de vue pour étudier, par exemple, le traité *Du pronostic* et celui *Du régime dans les maladies aiguës*, on est aussitôt frappé de la justesse des observations, on découvre dans ces deux traités un sens qui échappe nécessairement quand on veut les considérer comme nos traités ordinaires de séméiologie ou de thérapeutique, et même on peut surprendre la main des interpolateurs qui glissent çà et là, surtout dans le *Pronostic*, quelques morceaux disparates pour *compléter* ces traités, exactement comme un maçon qui s'aviserait d'ajuster quelques pans de murs à l'œuvre achevée mais incomprise d'un habile architecte. A vrai dire, il n'y a point de traités généraux dans les écrits qui appartiennent à l'école de Cos; ce sont des cliniques ou des monographies, et c'est là précisément ce qui en fait la valeur et ce qui nous les rend précieux.

Pour acquérir une intelligence plus complète encore de cette pathologie générale, il faut se rappeler que la séméiologie hippocratique n'a pas pour objet le diagnostic local, mais la connaissance de la marche de la maladie ou *prognose*, et que conséquemment la thérapeutique s'applique surtout à diriger les mouvements de la nature ou à favoriser les crises, au lieu de suivre et de combattre le mal pied à pied. On considère l'organisme et non les organes, la maladie et non les maladies.

Dans son édition d'Hippocrate, M. Littré a ouvert des horizons nouveaux pour l'historien de la médecine, et il l'a mis en possession d'une méthode qui seule est capable de donner à l'histoire ce degré d'utilité pratique qu'on recherche aujourd'hui avant toutes les autres utilités, même avant le plaisir désintéressé de l'étude. M. Littré a montré qu'on ne saurait ni comprendre les ouvrages des anciens, ni en tirer profit (et j'entends par anciens non pas seulement Hippocrate, mais nos aïeux d'il y a cent ans), si on ne s'attache pas à contrôler leurs observations et leurs doctrines par le rapprochement des observations et des doctrines modernes; or, c'est précisément ce moyen de contrôle qui manquait jusqu'à une époque très-rapprochée de la nôtre, puisqu'on était asservi aux anciens et qu'on ne pensait ni ne voyait par soi-même. Je n'ai jamais manqué une occasion d'établir ce parallèle depuis le moment où il a été possible d'en recueillir les éléments dans la série des auteurs que nous avons étudiés ensemble. C'est ainsi que nous avons pu, pour choisir les exemples les plus saillants, rapprocher Hippocrate des praticiens français, anglais ou allemands pour la fièvre pseudo-

continue et pour les affections du foie; — de M. Louis pour la phthisie aiguë; — de M. Grisolle pour la pneumonie; — de M. Gosselin pour une épidémie d'érysipèle gangréneux; — de nos plus illustres chirurgiens du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, de Paris ou d'Angleterre, pour les fractures, les luxations ou certaines maladies organiques des os; — de MM. Bennet, Nonat, Bernutz et Goupil, pour les inflammations utérines; — de MM. Mêlier, Trousseau, Voisin, Huguier, pour l'hématocèle rétro-utérine et pour le cathétérisme utérin; — enfin de M. Gubler et d'autres observateurs modernes pour les paralysies consécutives aux affections aiguës et surtout à diverses espèces d'angines.

Vous avez écouté avec un grand intérêt ces rapprochements toujours instructifs et souvent inattendus; plus d'une fois aussi vous avez pris plaisir soit à un heureux diagnostic, médical ou chirurgical (1), soit à une multitude d'observations si exactes et si délicates, que nous n'en avons retrouvé la vérification que dans nos auteurs les plus récents. Cela a été pour nous l'occasion de marquer la supériorité des médecins de Cos sur les médecins de Cnide; et la raison de cette supériorité, c'est que les premiers se défendent un peu mieux que les seconds contre la séduction des théories et des hypothèses; ils usent avec plus de discrétion de la mauvaise physiologie traditionnelle, qu'il était plus aisé d'oublier par instant que de réformer, puisque rien n'était préparé ni dans les méthodes générales d'investigation, ni dans les résultats acquis pour une pareille réforme; or, il n'y a pas de génie humain, si puissant qu'il soit, qui puisse faire quelque chose avec rien; il n'y a pas un fait de l'histoire qui ne tienne à la fois au passé et à l'avenir; il faut que le temps et les générations successives préparent les voies; et ce qui doit particulièrement nous étonner et commander notre respect, c'est qu'avec si peu ou de si mauvais instruments, les auteurs de la Collection hippocratique aient fait de si grandes œuvres.

Ce n'est pas sans regret ni sans le désir d'y revenir souvent que nous avons abandonné Cos et Cnide pour suivre la fortune de la médecine qui émigre de Grèce en Égypte. Le spectacle change brusquement sans qu'on puisse cependant constater d'autres éléments de progrès, si ce n'est le développement régulier de la science qui trouve un milieu plus propice et des excitations plus puissantes dans le Musée et dans la protection des souverains. Il n'y a rien que de grec et absolument rien d'egyptien dans les accroissements que la médecine prend à Alexandrie; de même, un peu plus tard, la fille d'Esculape n'emprunte aucun vêtement étranger quand elle semble abandonner sa seconde patrie pour arriver, à la suite des vainqueurs, sur le sol de l'Italie qu'elle ne doit plus quitter, tandis que la Grèce et l'Orient attendront de longs jours et de nombreuses révolutions pour voir refleurir l'antique médecine.

Jusqu'ici c'est par hasard, par occasion ou par nécessité qu'on a fait de l'anatomie; mais, d'une part, l'impulsion donnée par Aristote, d'autre part, la curiosité scientifique des rois d'Égypte, enfin le mouvement naturel de l'esprit humain, changent le cours des choses. On étudie l'anatomie pour elle-même; on *dissèque*, on compare l'homme et les animaux, et l'on

(1) Par exemple, un auteur hippocratique diagnostique une plaie du diaphragme, parce que le malade est pris d'un rire sardonique; un autre reconnaît la carie des vertèbres au pus qui s'échappe et à la direction du trajet fistuleux suivi par une sonde; un troisième a très-bien reconnu l'érysipèle pharyngien, comme complication de l'érysipèle externe.

cherche à se rendre compte de l'ensemble et des détails de l'organisme vivant; dès lors le diagnostic local se perfectionne et la chirurgie, surtout, prend de rapides accroissements; de son côté, la physiologie suit le mouvement; on commence à faire des expériences; mais ici encore les anciennes hypothèses biologiques aveuglent les plus habiles ; les erreurs relatives à la respiration et à la circulation se perpétuent malgré toutes les découvertes anatomiques qui devaient les ébranler et peut-être les détruire ; la raison en est simple: ces erreurs, qui ont leurs racines jusque dans Homère, tenaient à toute une théorie *a priori* sur la distribution de l'air dans le corps; sans aucune notion chimique, il était impossible de comprendre l'action vivifiante de ce fluide autrement que par un contact immédiat et universel. Quand l'anatomie eut ruiné sans retour les hypothèses d'Empédocle, de Diogène ou de Démocrite, la physiologie n'eut pas d'autre ressource que de prendre les artères pour leur faire jouer le rôle des canaux imaginaires des philosophes, et pour les mettre directement en rapport avec les bronches, sans oublier cependant d'attribuer une certaine part de respiration à la peau. Avec l'air dans les artères et le sang dans les veines, il n'y a pas place pour l'idée de circulation.

Les recherches entreprises sur des points encore inexplorés, et dirigées par l'esprit d'observation, conduisirent, au contraire, à des résultats que la science actuelle a confirmés en grande partie; par exemple, le cœur se trouve dépossédé de ses fonctions sensorielles en faveur du cerveau; on entrevoit les relations de l'encéphale et de la moelle, on tient ces deux organes pour les centres du mouvement et des sensations; on reconnaît même deux ordres de nerfs, bien qu'il existe encore anatomiquement une très-regrettable confusion entre les nerfs et toutes les formes du tissu fibreux; la pathologie du cerveau se dessine, mais celle du cœur reste longtemps à l'état rudimentaire; car, pour cette portion de la pathologie, on ne peut rien ou presque rien sans l'intervention des moyens physiques de diagnostic.

Mais si le diagnostic anatomique de certaines maladies a fait de notables conquêtes, l'étude des états organo-pathologiques a entraîné vers une fausse route les médecins d'Alexandrie dans l'importante question des fièvres; ils ont perdu de vue cette grande unité morbide qui se traduit par la rémittence; ils n'ont plus la notion de la fièvre pseudo-continue qui se fractionne alors en *phrenitis, lethargus* et *fièvre ardente;* en d'autres termes, les formes particulières de la fièvre rémittente, si bien établies par Hippocrate, deviennent des maladies spéciales; on ne comprend plus Hippocrate, soit qu'on ait changé de point de vue, soit qu'on n'exerce plus dans le même milieu que lui.

Un autre fait nous aide encore à comprendre cette transformation de la médecine : c'est la prépondérance que l'école de Cnide paraît avoir prise à Alexandrie sur l'école de Cos; la méthode de Cnide est plus accessible et, pour ainsi dire, plus vulgaire que celle de Cos; les particularités sont plus aisées à saisir que les généralités, lors même que ces généralités, et c'est le cas pour les hippocratistes, proviennent moins d'une idée systématique que de la préoccupation d'un ensemble de faits bien définis; elles sont plus dans la pratique ordinaire de la vie et plus dans les habitudes de l'esprit. Il est vrai que si Érasistrate appartenait à Cnide par son maître Chrysippe, Hérophile rappelait Cos par son maître Praxagore; mais Hérophile est plus connu comme anatomiste et Érasistrate plus célèbre comme médecin; la secte d'Érasistrate est aussi plus ferme en ses principes que celle d'Hérophile; nous en

avons la preuve même au temps de Galien; l'influence d'Érasistrate se fait donc sentir à longue distance; on peut même avancer que ces doctrines sont une préparation à celles d'Asclépiade et du Méthodisme. De plus, on voit, par les titres et par quelques fragments de certains ouvrages de Praxagore, que, très-peu de temps après Hippocrate, les médecins de Cos négligeaient déjà l'étude de l'état général pour multiplier le nombre des maladies, et parfois même pour transformer les symptômes en véritables espèces morbides. C'est probablement à cette tendance de plus en plus prononcée, et aussi à l'abus que les dogmatiques faisaient du raisonnement, enfin au développement qu'avait pris la pharmacologie, qu'est due la naissance de l'Empirisme. Or, l'Empirisme est, entre les mains des médecins, comme entre celles du vulgaire, la négation de toute pathologie et de toute thérapeutique générales. Il n'y a plus que des maladies isolées et des médicaments spécifiques avec des étiquettes correspondantes. Le cadre nosologique et les formulaires sont également sans limites, puisqu'il n'existe plus ni unité morbide ni indications rationnelles.

Heureusement, l'empirisme n'a pas eu une meilleure fortune dans l'antiquité que de nos jours, et le dogmatisme même le plus outré, comme était celui de Galien, ou plus restreint, comme était celui des méthodiques, a sauvé la médecine dans les siècles de bouleversement social en rattachant toutes les parties de cette science par un lien solide, quoique artificiel.

C'est encore aux diverses influences que je viens de signaler, et peut-être aussi à la condition antérieure des médecins en Égyptie qu'il faut attribuer l'origine des nombreuses spécialités qui s'établirent à Alexandrie; ce qui n'a pas empêché que l'art de guérir ait été étudié et pratiqué dans toutes ses parties par la majorité des médecins. C'est, en effet, bien à tort, comme je vous l'ai démontré, que l'on a voulu trouver, dans un passage de Celse, le partage matériel et systématique de la médecine entre trois ordres de praticiens, dont les uns traitaient par les médicaments, les autres par le régime, et les derniers par les opérations. Je ne voudrais pas trop médire des spécialistes ni les comparer aux empiriques; mais je crois qu'ils amoindrissent et épuisent plutôt qu'ils n'étendent et fertilisent le champ de la médecine.

Déjà l'éclat que la médecine avait jeté à Alexandrie commençait à pâlir quand s'ouvrirent pour elle les portes de Rome; là elle prit un nouvel essor, comme il arrive à un arbre qu'on arrache d'un sol fatigué pour le transplanter sur une terre encore vierge. Une circonstance particulière contribua, du reste, dans cette seconde migration de la médecine, à lui donner une vigoureuse impulsion : je veux parler de la naissance du Méthodisme qui suscita des luttes violentes et tint les esprits en éveil. J'ai beaucoup insisté sur le caractère et sur l'histoire de cette secte, non que je la croie relativement préférable à celle d'Hippocrate et de Galien, mais pour plusieurs autres raisons que je crois devoir rappeler : les origines du Méthodisme sont mal connues; — on n'a jamais donné une exposition complète et raisonnée de la doctrine; — non-seulement le temps a épargné quelques-uns des ouvrages rédigés par le plus savant et le plus sensé des médecins méthodiques, Soranus, mais les manuscrits grecs ou latins nous ont conservé de précieux débris anonymes de la littérature méthodique; — dans les ouvrages de Soranus, nous rencontrons des renseignements historiques de grande valeur et des esquisses de maladies d'une vérité saisissante; — la traduction par Cœlius

Aurelianus, du *Traité des maladies aiguës et des maladies chroniques*, corrigée, restaurée, confrontée avec tout ce qui reste du Méthodisme, s'est, j'ose le dire, transformée; — grâce à des recherches d'un ordre différent, le *Traité des maladies des femmes* a repris, en grande partie, sa physionomie primitive, qu'il avait perdue sous la main des copistes et des compilateurs; — un opuscule nouveau est venu grossir encore le bagage littéraire du même Soranus; — enfin ce sont les écrits des méthodiques qui ont le plus servi, avec quelques traités d'Hippocrate et de Galien, par l'intermédiaire des traductions latines, à l'éducation médicale de la première période du moyen âge, de sorte que l'influence du Méthodisme s'est fait sentir beaucoup plus longtemps que ne le soupçonnent les historiens de la médecine. J'ai mis sous vos yeux les preuves de toutes ces assertions, et vous avez pu juger par vous-mêmes si mes découvertes à cet égard sont des illusions de mon esprit ou des témoignages authentiques fournis par les textes imprimés et manuscrits.

En étudiant les divers systèmes que nous avons vus se produire soit à Alexandrie, soit à Rome, j'ai eu soin de vous prémunir contre les assimilations trop rigoureuses que les historiens ont voulu établir entre les systèmes anciens et les systèmes modernes. Sans doute on peut trouver certaines analogies apparentes entre les théories d'Érasistrate, ou d'Asclépiade, ou de Thémison, et celles de Boerhaave, de Brown ou de Broussais; mais comme ni l'anatomie ni surtout la physiologie ne sont plus les mêmes, les détails sont fort dissemblables, et l'idée première repose sur des conceptions toutes différentes; autant vaudrait comparer la *pneumatose* de quelques médecins du XVIIIe siècle avec le *pneumatisme* d'Athénée, que de rapprocher l'*erreur de lieu* d'Érasistrate ou l'*enclavement* d'Asclépiade et l'*irritation* de Broussais. La médecine a longtemps tourné dans le même cercle, en ce sens qu'elle a cherché à expliquer les maladies tantôt par les liquides, tantôt par les solides et tantôt par les esprits; mais à cela se bornent les ressemblances des systèmes, tout le reste diffère d'une époque à l'autre.

Les plus grands noms de la médecine, après ceux d'Hippocrate, d'Hérophile et d'Érasistrate, se trouvent à Rome: Asclépiade, Thémison, Celse, Soranus (?), Athénée, le chef des Pneumatistes; Archigène, Rufus (1), Galien, Oribase, peut-être avant lui Antyllus; j'y voudrais joindre encore celui d'Arétée, mais il y a trop d'incertitudes sur la vie de ce médecin. C'est aussi à Rome qu'a pris naissance le Méthodisme, c'est-à-dire la doctrine la plus puissante après le Dogmatisme et qui a tenu en échec la renommée d'Hippocrate et plus tard celle de Galien; c'est à Rome, enfin, que la médecine ancienne arrive à son plus haut degré de perfection; jusqu'aux premiers réformateurs elle ne gagne presque plus rien, et j'ose ajouter qu'elle ne fait pas non plus de très-grandes pertes, tant les anneaux de la chaîne sont restés solidement unis au milieu des temps qui passent pour les plus troublés, les plus barbares et les moins conservateurs.

Dans l'histoire de la médecine à Rome, on a beaucoup vanté Celse pour des mérites qu'il n'a pas, et l'on n'a pas reconnu ceux qui rendent l'étude de son traité si curieuse pour

(1) Mes recherches dans les bibliothèques m'ont permis soit d'améliorer les traités déjà connus de Rufus, soit d'en augmenter le nombre. — Soranus, Rufus, Galien, et avant eux quelques médecins alexandrins, sont les auteurs anciens pour lesquels les manuscrits m'ont fourni le plus de textes inconnus ou négligés.

nous. Je ne partage ni l'avis de ceux qui soutiennent que Celse était un médecin dans la véritable acceptation du mot, ni celui des personnes qui lui refusent absolument le titre de médecin. J'adopte une opinion intermédiaire et que je crois la seule admissible (1). — Celse était un de ces *philiatres* dont Galien fait mention, et qui, soit à Alexandrie, soit à Rome, soit même plus tard en Italie ou dans les Gaules, avaient étudié la médecine plus dans les livres qu'auprès des malades, mais avec assez de soin pour en parler pertinemment, et pour traiter eux, leur famille et leurs amis, absolument comme le faisait le vieux Caton, à la différence près d'une instruction plus solide et d'un esprit moins porté vers la superstition. Le *Traité de médecine* n'est pas l'œuvre d'un praticien fort occupé ni d'un simple amateur; l'inexpérience se trahit surtout dans des chapitres consacrés à la chirurgie; on entrevoit que Celse n'est pas un opérateur consommé et qu'il n'a pas toujours bien compris ce qu'il traduit; dans les livres qui regardent la médecine, l'auteur ne donne guère son avis sur des questions compliquées; il expose bien plus qu'il ne décide (2); c'est à propos de l'hygiène qu'il parle avec le plus d'autorité.

J'ai de plus montré, soit par la confrontation des textes, toutes les fois qu'elle a été possible, soit par une induction légitime, quand manquaient les passages parallèles, que le *Traité de médecine* n'a presque rien d'original, et que c'est à peu près, d'un bout à l'autre, une traduction libre du grec, entremêlée de quelques réflexions propres au traducteur. Donc, ce qui recommande surtout cet ouvrage, c'est qu'il est un résumé très-bien fait et d'un style excellent de la médecine hippocratique et de la médecine d'Alexandrie.

Celse semble avoir un faible pour l'empirisme; cependant, ses sources principales sont les auteurs orthodoxes.

Celse a été peu lu et peu cité jusqu'au xve siècle; ce n'est pas lui, mais Cœlius Aurelianus, c'est-à-dire le traducteur de Soranus, que Cassiodore recommande à ceux qui veulent s'instruire dans la médecine (3). Cependant, Celse n'a pas été aussi oublié qu'on le croit généralement. J'ai retrouvé d'assez longs extraits de son ouvrage dans les plus anciens manuscrits de la première période du moyen âge. Si les Grecs n'ont fait presque aucune mention de Celse, c'est, non par mépris pour les Latins, qu'ils citent assez volontiers, mais probablement parce qu'ils n'ont jamais pris l'encyclopédiste romain au sérieux et qu'ils possédaient les originaux où lui-même avait puisé.

L'œuvre de Galien est le point culminant de la médecine grecque. Avant Galien, tout monte et tout converge vers un état qu'on pourrait croire définitif; après lui, tout commence à descendre et tout semble un moment se dissocier pour une ruine inévitable. Je ne saurais ni mieux résumer toute ma pensée sur Galien, ni le présenter sous un jour plus vrai qu'en

(1) L'opinion que M. Des Étangs a soutenue dans l'Introduction qu'il a mise en tête de son excellente traduction de Celse me paraît être celle qui se rapproche le plus de la mienne; il admet, en effet, que Celse n'est pas seulement un compilateur, il le surprend même (pour me servir de son expression) en flagrant délit de pratique; en même temps il est porté à croire que notre auteur n'a pas exercé la médecine, en vue du profit qu'on en retire.

(2) Voyez-en les preuves dans Kissel, *Cornelius Celsus*. Giessen, 1844, p. 124-125.

(3) Cette assertion est fondée pour moi sur plusieurs raisons, et en particulier sur l'examen que j'ai fait à Bamberg du manuscrit prototype des *Institutions* de Cassiodore.

disant de ce grand médecin qu'il est à la fois le représentant du dogmatisme le plus exagéré et le chef de l'école expérimentale la plus avancée. — Ses raisonnements sont aussi déraisonnables que ses observations sont précises et sûres, quand il veut bien regarder la nature au lieu de faire des actes de foi, parfois un peu hypocrites, envers Hippocrate ou Aristote. Ainsi, Messieurs, s'il nous a fallu sacrifier sans miséricorde une bonne partie de la physiologie et presque toute la pathologie et la thérapeutique générale de Galien; si les excès de son imagination ou les éclats de sa vanité ont souvent attiré le sourire sur nos lèvres, nous avons, en mille occasions, admiré ses belles descriptions anatomiques, ses vues si élevées et si justes sur le diagnostic local, sa perspicacité dans le traitement des maladies qu'il avait nettement déterminées.

Les œuvres de Galien démontreraient à elles seules combien sont tantôt bienfaisantes, tantôt funestes, mais toujours impérieuses, les influences de la physiologie sur la pathologie, puisque tout ce qu'il y a de bon et tout ce qu'il y a de mauvais dans ces volumineux écrits provient de la bonne ou de la mauvaise physiologie. Galien aurait pu, en certaines circonstances, mieux user des instruments qu'il avait entre les mains et montrer un esprit plus indépendant; toutefois, si nous voulons apprécier ses doctrines et mesurer ses efforts avec équité, n'oublions pas qu'il était difficile, pour ne pas dire impossible, d'aller beaucoup plus loin que lui dans le milieu scientifique où il se trouvait.

Galien avait tout ce qui fait l'homme supérieur, mais rien de ce qui constitue l'homme de génie; et le ciel lui eût-il donné en partage cette flamme divine qui animait Hippocrate ou Platon, il n'eût sans doute découvert ni la circulation du sang, ni la théorie de la respiration, ni l'anatomie générale : au second siècle après Jésus-Christ, il ne pouvait être ni Harvey, ni Lavoisier, ni Bichat; le temps n'était pas venu; la préparation n'était pas suffisante. Mais, quelle qu'ait été la trempe de son esprit, Galien tient en sa main puissante tout le passé et tout l'avenir de la médecine; il rattache et resserre tous les fils de la tradition, et le faisceau est si bien lié que rien ne peut le briser, ni les révolutions sociales, ni les bouleversements des empires, ni l'ignorance des peuples nouveaux ou l'épuisement des peuples anciens.

Après Galien, la période active, la période créatrice de la médecine touche à sa fin, encore quelques efforts isolés (1) et la période conservatrice commence. — Mais nulle part les études ne sont interrompues complétement; les routes qui nous conduisent de l'ancien monde au nouveau sont difficiles à suivre et semées de ruines; ces ruines, du moins, ne sont ni si complètes ni si profondément enfoncées dans le sol, qu'on ne puisse les reconnaître comme les restes encore imposants des plus beaux monuments qu'ait jamais produits la médecine.

Entre l'époque où Galien achevait sa brillante carrière, et celle où s'évanouissent les dernières traces de la médecine active, c'est-à-dire vers le milieu du ve siècle, il reste trois centres d'instruction médicale : Rome, Alexandrie, Athènes. — Rome, parce que les maîtres

(1) C'est alors que nous rencontrons parmi les auteurs originaux les noms d'Arétée, d'Antyllus, de Posidonius, de Philagrius.

du monde y dominaient encore et que chacun y venait chercher fortune ; — Alexandrie et Athènes, en souvenir de leur antique splendeur ; Alexandrie surtout, car, suivant Ammien Marcellin, cette ville était si renommée pour ses écoles médicales, que venir d'Alexandrie tenait presque lieu de savoir et d'expérience. Plus tard, quand l'empire se partage entre Rome et Byzance, les médecins, les savants, les hommes de lettres retournent en grand nombre à la mère patrie et semblent chercher, sous la protection des nouveaux Césars, un refuge contre les calamités qui assiégeaient la vielle capitale. De divers points de l'Asie Mineure on voit surgir aussi quelques médecins, mais leur renommée est à peine arrivée jusqu'à nous.

Trois influences se partagent inégalement la médecine grecque après la mort de Galien jusqu'à la chute de l'empire romain :

L'influence classique, représentée soit par Galien lui-même, soit par les auteurs hétérodoxes ;

L'influence du néo-platonisme, qui se fait surtout sentir à Alexandrie ;

Enfin, quoique encore très-limitée, l'influence du christianisme, qui commence à avoir pleine conscience de lui-même. On sait que la résistance des savants au christianisme fut la plus longue et la plus vigoureuse ; elle était du reste entretenue par quelques empereurs philosophes et libres penseurs, chez qui le culte des anciens dieux n'était guère qu'un rationalisme mal déguisé. Aussi, la médecine grecque comme la médecine latine ont-elles conservé longtemps, plus longtemps même qu'on n'est en droit de le supposer, la livrée du paganisme (1). L'Église a rendu de très-grands services à la médecine, par la protection qu'elle accordait aux études ; mais en même temps elle a retardé les progrès de notre science en consacrant les erreurs de la physiologie pour les faire servir à la démonstration des thèses de la théologie. Dans l'antiquité, la médecine scientifique est indépendante des idées religieuses, tandis que de très-bonne heure la théologie chrétienne, en montant sur le trône, a pris des habitudes de commandement et a prétendu régenter même la médecine, si bien que, de nos jours encore, les doctrines médicales passent auprès de beaucoup de médecins pour inséparables des dogmes de la religion.

De Galien à Oribase, qui est le point intermédiaire entre la médecine active et la médecine conservatrice, nous avons conduit notre histoire par deux lignes parallèles :

1° *La médecine à Rome,* où les Grecs conservent encore la prééminence, mais où les Latins cependant continuent à s'essayer, et, pour ainsi dire, à se mettre en mesure de recevoir et de transmettre le fonds traditionnel.

2° *La médecine à Alexandrie,* en Asie Mineure et dans la Grèce proprement dite ; mais là nous n'avons rencontré que des renseignements épars et tout à fait insuffisants.

Peu après Oribase, qui est le premier connu et le plus important des compilateurs, notre science passe sans interruption et assez brusquement des mains des Grecs à celles des Néo-Latins.

En Orient, grâce, je ne dirai pas à l'influence, mais à la seule présence des empereurs à

(1) Entre autres preuves, je rappellerai les prières ou incantations toutes païennes qu'on lit dans plusieurs manuscrits de médecine des IXe et Xe siècles.

Byzance après Constantin, on pourrait croire à quelques apparences de résurrection; mais, bientôt envahie par la sophistique grecque et par la scolastique chrétienne, la médecine finit par de misérables compilations ou de maigres abrégés. Parfois même il arrive (métamorphose singulières!) que des ouvrages, empruntés aux Grecs par les Arabes, sont de nouveau traduits de l'arabe en grec.

A considérer les choses superficiellement, on pourrait croire que tout se passait en Occident comme en Orient, car chez les Latins et chez les Barbares qui se sont convertis du même coup au christianisme et à la civilisation, nous avons trouvé, comme chez les Byzantins, des compilations, des sommes, des abrégés, des recueils de formules, et de plus des traductions en grand nombre; de sorte que les procédés d'instruction et les moyens d'études sont à peu près les mêmes des deux côtés; — mais en Occident, il y a plus de puissance de travail, un ensemble d'efforts plus considérables, une conservation plus originale, une préparation plus efficace, plus soutenue, à la rénovation des sciences. En Orient, le cône va en s'effilant; en Occident, le cône va en s'élargissant. En Orient, il n'y plus que des tentatives isolées, il n'existe point d'écoles sérieuses; — en Occident, de tous côtés on voit se former des centres d'instruction et surgir des écoles fameuses qui entretiennent le feu sacré. En Orient, les invasions brisent tous les ressorts; en Occident, elles les retrempent.

Pendant que la vieille gloire médicale de la Grèce s'éteignait à son foyer même, et que, d'un autre côté, l'Occident, plus jaloux d'un héritage aussi précieux, travaillait de son mieux à le défendre contre toutes les causes de destruction, un autre foyer s'allumait dans l'antique Orient, soit par l'influence du christianisme ou des sectes hétérodoxes, soit par la propagation des doctrines de l'école d'Alexandrie; les écrits des Grecs sont lus, traduits, commentés par les Syriens, et arrivent, sous cette nouvelle forme, entre les mains des Arabes qui devaient plus tard, aidés par les Juifs, ramener le gros de la médecine grecque en Occident.

C'est une loi invariable de l'histoire, qu'il n'y a jamais, sur tous les points à la fois, d'interruption dans la marche de l'esprit humain, quelque cachés, obscurs et lents qu'en soient les mouvements; rien n'est plus contraire à la vérité et à la logique que de supposer, comme le font la plupart des historiens, qu'entre la disparition apparente de la médecine grecque et la rénovation partielle des sciences par l'invasion pacifique des Arabes, il y a un immense désert à traverser, où l'on ne rencontre pour toute oasis que superstition et ignorance. Si les Grecs renaissaient hier à la civilisation, c'est qu'ils en avaient conservé quelques germes; et si vers le XI[e] siècle la médecine arabe n'eût pas trouvé le terrain préparé par la médecine néo-latine, elle n'eût pas jeté des racines plus profondes en Occident que le grain de sénevé de l'Évangile qui tombe sur le roc.

Tel est, Messieurs, le résumé de nos précédents entretiens; voici maintenant en très-peu de mots le programme de ceux que je me propose d'avoir avec vous cette année.

Nous avons suivi les migrations de la médecine grecque à Alexandrie et à Rome, nous l'avons vue passer ensuite à peu près en même temps en Occident, dans les mains des Barbares, en Orient, dans celle des Syriens, des Arabes, des Juifs, et, plus tardivement, des Perses; chemin faisant nous avons constaté que ces divers déplacements géographiques

n'avaient en rien altéré son caractère primitif ; maintenant nous allons le voir se répandre, en conservant sa même physionomie, chez les penples nouveaux qui couvrent l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Angleterre, ou qui sont restés de l'autre côté du Rhin ; nous la retrouvons jusque sur le sol de l'Afrique où elle est arrivée à la fois par Alexandrie et par Rome.

Dès lors l'enseignement et même la pratique de la médecine se trouvent partagés, mais inégalement, entre les clercs et les laïques ; nous devons écouter avec la même attention les voix qui partent des cloîtres ou des cathédrales, et la parole qui retentit dans les chaires où naguère professaient les maîtres les plus habiles des écoles romaines ; c'est eneore à cette époque que commencent à se fonder des institutions publiques qui prendront plus tard le nom d'*Universités*. Nous avons pour cette obscure période de l'histoire, puisé nos renseignements dans les chroniques, dans les vies de saints, dans les recueils de miracles, dans les docteurs de l'Église, dans les glossateurs même, avec le même soin et avec non moins de profit que dans les vieux manuscrits de médecine.

Cependant, un nom domine depuis plusieurs siècles : c'est celui de Salerne; nous pourrons constater que les origines de cette école fameuse se perdent dans les ombres de la première période du moyen âge, et qu'elles ne datent pas seulement de la fin du xe ou du commencement du xie siècle; nous réformerons presque toute l'histoire de cette école, en étudiant ensemble de nombreux monuments ou négligés jusqu'ici ou tout à fait inconnus, et publiés en grande partie par MM. Henschel et de Renzi et par moi.

Les premières traductions latines des auteurs médicaux arabes paraissent avoir été faites par Constantin l'Africain ou, du moins, sous sa direction, et c'est de Salerne qu'il semble qu'elles ont commencé à se répandre dans le reste de l'Occident. Après vous avoir fait connaître les principaux auteurs arabes, et constaté ce qu'ils apportent de nouveau pour la constitution de la science, nous aurons surtout à rechercher si leur domination a été aussi générale et aussi exclusive que le prétendent les historiens. Alors nous rencontrerons les *Universités*, et, au milieu des combats acharnés qu'on s'y livre, nous pourrons reconnaître les symptômes d'une véritable Renaissance qui profite surtout à l'anatomie et, par conséquent, à la chirurgie, tandis que, jusqu'aux grands réformateurs du xvie et du xviie siècle, la physiologie et, par conséquent, la médecine restent à peu près stationnaires. Depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au xvie siècle, les petites révolutions qui s'opèrent au sein de la médecine sont autant de pas qu'elle fait pour reprendre de plus en plus possession de l'héritage des Grecs. Au xvie siècle, la réaction commence de presque tous les côtés cn même temps; mais, loin de faire table rase, elle épure l'antique médecine et assure le triomphe de la méthode et des principes qui ont rendus immortels le traité *Des épidémies* d'Hippocrate et le traité *Des lieux affectés* de Galien. La suite de ces leçons vous le prouvera.

Ce sont les traités de médecine qui nous fournissent les théories pathologiques et les descriptions systématiques des maladies; mais c'est aux ouvrages non médicaux que nous nous adresserons pour y puiser les éléments d'une histoire de la clinique médicale et chirurgicale; c'est là aussi que nous rencontrerons les renseignements les plus exacts sur l'organisation de l'enseignement et de la pratique de notre art; sur les rapports des médecins avec le pouvoir ecclésiastique ou le pouvoir civil; sur les institutions de charité, les règlements

d'hygiène en temps ordinaire ou en temps d'épidémie; enfin, sur l'exercice de la médecine dans les grandes expéditions militaires (1).

Dans la première et dans la seconde antiquité, nos recherches se rapportaient à des circonscriptions géographiques relativement très-limitées; mais déjà, au moyen âge, les États se multiplient, et avec eux les centres d'activité médicale. Si la doctrine et la pratique ne différaient pas sensiblement d'un pays à un autre, il y a du moins toutes sortes de nuances à signaler et un nombre infini de documents à consulter; de sorte que le tableau de l'histoire est plus chargé, et le classement des matériaux plus difficile. Nous tâcherons de ne jamais confondre ce qui appartient à l'exposition générale et ce qui rentre dans les cas particuliers.

Vous savez, Messieurs, quels principes m'ont guidé d'un bout à l'autre de cet enseignement; ils se résument en quelques phrases : chercher la philosophie de l'histoire dans l'étude attentive et scrupuleuse des circonstances de toute nature qui favorisent ou entravent le développement de la science; montrer comment et dans quelle mesure les diverses branches qui constituent la médecine influent les unes sur les autres pour mener à la vraie notion de la pathologie et de la thérapeutique; par conséquent faire servir la connaissance du passé à l'instruction des générations présentes; car l'utilité pratique de l'histoire se tire à la fois des faits de détails qu'elle nous fournit en abondance et des idées générales qu'elle met en lumière et qui nous révèlent les conditions essentielles du progrès. Voilà, Messieurs, le seul terrain solide où doive et où puisse se placer l'historien s'il veut remplir consciencieusement et fructueusement sa mission; ce terrain-là je ne l'abandonnerai jamais, parce que tous les jours il s'affermit de plus en plus sous mes pieds. J'appartiens à l'école positive (2), et non pas à l'école mystique.

Je sais bien qu'il est plus aisé de se livrer aux aventures, de se confier à l'imagination ou d'adopter des thèses toutes faites que de chercher l'histoire dans les textes authentiques et de ne jamais accepter, sans un examen consciencieux, les assertions émises par les autres historiens; mais c'est un rôle qu'il n'est pas permis de garder au XIXe siècle.

Plus que personne je rends justice aux travaux antérieurs; personne non plus n'apprécie mieux que moi les difficultés du sujet, mais c'est le sentiment de ces difficultés même qui me laisse toujours dans un profond étonnement quand je vois aborder sans instruction suffisante, et sans savoir ni d'où l'on vient ni où l'on va, des questions aussi ardues qu'elles sont neuves. Il me semble que j'entends encore Euthydème s'écriant dans les *Mémoires de Socrate* : « Athéniens, je n'ai jamais rien appris de personne, j'ai toujours évité avec le plus grand soin, non-seulement de recevoir des leçons, mais même de paraître en avoir reçu; néanmoins, je vais vous dire ce qui me vient à l'esprit. »

(1) Je désire réparer ici une inadvertance qui m'est échappée en parlant de Joinville dans le *Journal des Débats*. J'ai dit qu'il n'y avait pas de médecin dans l'armée de saint Louis; il y en avait peu, mais nous les rencontrons, au moins une fois, à l'œuvre.

(2) Je me suis suffisamment expliqué ailleurs sur le sens que j'attache à ce mot, pour qu'il n'y ait à cet égard aucune équivoque. Si j'appartenais à l'*école positiviste* au lieu d'appartenir simplement à l'*école positive*, je le dirais sans détour et je ne laisserais à personne le soin d'interpréter ma pensée; mais je ne veux pas non plus qu'on la dénature.

On rapporte que César, quand il se sentit frappé à mort, s'enveloppa de son manteau pour tomber avec décence et dignité, et bien je voudrais aussi, quand on aborde des problèmes difficiles et graves, qu'on prît toutes ses précautions pour se tromper décemment et honnêtement, si l'on se trompe.

L'histoire de la médecine n'est guère plus avancée aujourd'hui que ne l'étaient l'histoire politique ou l'histoire littéraire au commencement de ce siècle. Nous avons eu notre Rollin dans Daniel le Clerc, mais nous attendons encore notre Niehbuhr. Il n'y a qu'un homme qui pouvait remplir ce rôle : c'est M. Littré ; malheureusement d'autres grands travaux l'ont, momentanément du moins, détourné de cette voie.

Ici, Messieurs, je m'arrête un moment pour vous conjurer de ne pas donner à mes paroles une autre interprétation différente de celle que je leur donne moi-même dans ma pensée. Je n'ai pas d'autre dessein que vous exciter tous et de m'exciter moi-même à sortir résolûment des vieilles ornières, et à porter dans l'étude de notre histoire la critique, et, s'il se peut, l'érudition qui ont depuis cinquante ans éclairé d'une si vive lumière l'histoire politique et l'histoire des lettres. La tâche est très-rude, Messieurs, mais rien ne me coûtera pour vous la rendre moins pénible ; et à défaut des qualités qui répandent l'agrément sur les questions les plus rebeltes, je puis, du moins, vous promettre une application soutenue et un zèle qui ne sera même pas très-méritoire, puisque l'histoire de la médecine est pour moi, depuis plus de vingt ans, l'objet d'un culte à peu près exclusif. En retour, Messieurs, je ne vous demande que beaucoup d'indulgence et la continuation de cette affectueuse sympathie qui établit un doux et utile commerce entre le professeur et son auditoire.

PARIS. — Typographie FÉLIX MALTESTE et Cᵉ, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.